

DE JEUNES PREMIERS ET PREMIERES TÉMOIGNENT

MICHEL TORREKENS

« Le premier roman est toujours celui d'un bon élève. Seuls les génies sont d'emblée des cancre », affirme sans rire David Foenkinos. Nous avons rencontré quelques primo-romanciers pour leur demander comment s'est passée leur entrée en littérature. À vous de voir s'ils sont bons élèves ou cancre et géniaux.

Au vu de l'actualité littéraire de ces dernières années, force est de constater que la littérature belge de langue française ne manque pas d'une certaine relève. Les primo-romanciers occupent une belle place à toutes les rentrées et même en dehors, notre pays étant moins rivé aux saisons littéraires. Nous avons l'embaras du choix pour solliciter l'un ou l'autre quant à son expérience de bleu en lettres. Gallimard a ainsi ouvert coup sur coup son catalogue à deux (très bons) premiers romans belges : *Monsieur Origami*, de Jean-Marc Ceci, et *Robinson*, de Laurent Demoulin. Lequel a même remporté le prix Rossel. Celui-ci a retenu en 2017 quatre nouveaux venus en littérature sur ses cinq finalistes : c'est dire que les nouveautés ont le vent en poupe. Pour notre « table ronde », nous avons pu interroger Victoire de Changy, finaliste du Rossel pour *Une dose de douleur nécessaire*, premier roman belge publié aux éditions Autrement ; Olivier El Khoury qui a lui aussi ouvert la porte à la littérature belge chez Notabilia/Noir sur Blanc, avec *Surface de réparation*. Français vivant chez nous et dès lors retenu dans notre sélection, Simon Johannin connaît un beau succès avec *L'été des charognes*, chez Allia. Martin Buysse, quant à lui, a publié son premier roman, *La logique du sang*, chez Zellige, éditeur français qui a créé une collection, Vents du Nord, consacrée aux écrivains belges (voir *C.I.* n° 196). Ce livre a reçu récemment le prix des... Marins pêcheurs de

Guadeloupe. Enfin, il nous a paru amusant de contacter Clara Magnani, pseudonyme d'une Bruxelloise qui a été accueillie chez Sabine Wespieser, éditrice qui nous a servi d'intermédiaire, l'auteure veillant scrupuleusement à son anonymat... Une situation particulière pour quelqu'un qui publie.

TOUT EST VRAI PUISQUE JE L'AI INVENTÉ

Souvent, on dit qu'un premier roman est autobiographique. Pouvez-vous le confirmer dans votre cas et pourquoi ?

Olivier El Khoury : Mon roman est une fiction. Je suis allé chercher l'inspiration dans un périmètre très proche de moi, ce qui peut laisser penser que mon roman est autobiographique, beaucoup de caractéristiques me rapprochant de mon personnage et de son environnement. J'estime que c'est toujours plus facile de raconter ce qu'on connaît, ça donne une sincérité aux personnages. Mais le côté autobiographique n'est qu'une base sur laquelle je me suis amusé à déployer un univers, des actions, une intériorité et des interactions complètement inventées. Heureusement pour moi, je ne suis pas le héros de mon roman.

Victoire de Changy : Je vais me permettre de ne parler que de mon cas précis, qui, j'imagine, doit ressembler à celui de certains autres premiers romans. Si je le confirme ? Oui et non. Dans ce premier roman, j'ai déposé tout ce que j'aurais souhaité mettre



dans tous ces autres que je n'ai pas écrits. *Tout* inclut certes du vécu, donc, mais aussi et surtout du vu, de l'entendu, du ressenti, du senti, du songé. C'est comme s'il m'avait fallu vider le contenu de mes innombrables carnets dans un nombre limité de pages, pour ensuite les refermer à tout jamais, et enfin passer à autre chose.

Simon Johannin : Non, mon roman n'est pas une autobiographie, même si je partage beaucoup de sensations du narrateur.

Martin Buysse : Mon premier roman, *La logique du sang*, ne l'est pas, loin s'en faut. Même parmi les manuscrits qui prennent la poussière dans mes tiroirs, il n'y a pas grand-chose d'autobiographique. Il est rare que la vie d'un romancier soit romanesque. Certains ont le talent pour fabriquer un roman puissant à partir de presque rien. Moi, je ne suis pas à l'aise face à cela. Ce qui m'intéresse, c'est de plonger un personnage ordinaire dans des circonstances qui ne le sont pas.

Clara Magnani : Vous connaissez la phrase de Picasso: « Tout est vrai puisque je l'ai inventé. » Cette phrase est très vraie... même si je ne l'ai pas inventée.

ÉCRIRE ET... PUBLIER

Le lecteur n'est pas toujours conscient que le temps de l'écriture n'est pas le temps de la publication. Un premier roman publié a parfois été précédé de plusieurs manuscrits. Est-ce le cas pour vous ? Autrement

dit, comment avez-vous fait vos armes en littérature ?

OEK : J'ai réalisé un master de création littéraire au Havre. Dans ce cadre, j'ai présenté un projet de fin d'études, et ce projet est devenu mon roman. Entretemps, des contacts avec l'éditrice, des corrections et des remaniements ont eu lieu. Je dirais que l'écriture pure a duré cinq mois et les corrections et améliorations, trois mois, mais avec un rythme moins soutenu.

VdC : J'écris depuis toujours et n'ai jamais envisagé de *faire* autre chose que cela. Mon écriture a donc été travaillée, retravaillée, retravaillée encore depuis une bonne vingtaine d'années. S'agissant de *se faire les armes* auprès de lecteurs, je tiens un blog et reçois de nombreux retours sur celui-ci, depuis l'âge de quatorze ans.

SJ : *L'été des charognes* est le premier manuscrit que j'aie présenté à un éditeur, tout s'est passé très vite. Les armes se sont faites en même temps. J'écris pour moi depuis longtemps, mais je n'avais jamais envisagé les choses aussi sérieusement que ce qui s'est passé avec cette première publication. Pour le livre et d'une manière générale à chaque fois que j'écris, ce sont des images qui me font réagir, soit des choses que je vois dans le réel, soit des photographies ou de l'image filmée à partir desquelles l'écriture se met en route. C'est le cas pour *L'été des charognes*, où en amont du livre j'ai réalisé avec Capucine Spineux une série de photographies à partir desquelles est né le désir d'écrire.

MB : Il y a eu des galops d'essai. Pendant des années, j'ai passé mes soirées à écrire dans la quasi clandestinité, avec une bière, une cigarette et une lampe de bureau comme seuls compagnons. Je suis plutôt lent. Il aura fallu quinze ans avant que le premier texte soit édité. Depuis lors, je suis passé au jus de tomate, j'ai lâché la clope et j'écris plutôt dans le train et les cafés, quand j'en ai le temps.

CM : Ce premier roman n'a été précédé d'aucun manuscrit. Je l'ai proposé uniquement à Sabine Wespieser dont j'aime énormément la maison d'édition et qui – joie ! – à tout de suite voulu le publier.



page de g. Victoire de Changy
Simon Johannin © Capucine Spineux
page de d. Olivier El Khoury © Rita Cuggia

LE PREMIER OUI

Votre éditeur a-t-il joué un rôle particulier pour ce premier roman ?

OEK : Mon éditrice m'a découvert, sans que j'aie à envoyer mon manuscrit dans les maisons d'édition. Elle faisait partie du jury de fin d'études auprès duquel j'ai présenté mon projet, et elle a rapidement adhéré. Elle m'a fait confiance directement et m'a évité la case postulation, sans quoi j'aurais peut-être abandonné le manuscrit dans un tiroir pour m'éviter d'éventuels refus. Après, elle a apporté un regard extérieur, neuf, sur le texte, qui est une bouffée d'air quand on a son nez dans le guidon.

VdC : Mon éditeur (une éditrice, en l'occurrence, Émilie Lassus) est la première à m'avoir dit *oui*. C'est un rôle fondateur, que personne ne pourra lui ôter, un *oui* qui lui est presque venu d'emblée après lecture des premières pages du roman, et qu'elle a prudemment contenu en elle avant de me le confirmer deux jours plus tard.

SJ : Oui, la rencontre avec l'équipe d'Allia a été quelque chose d'incroyable, parce qu'ils voulaient faire le même livre que moi. D'abord, matériellement, dans les choix éditoriaux : la conception d'un objet beau, sombre et un peu énigmatique, à un prix très abordable. J'ai du mal à supporter les gros livres vendus plus de vingt euros alors que le contenu tient dans un format poche. Je n'aime pas cette idée de maximiser le profit au détriment d'un accès le plus large





possible au texte, et Allia s'attache à vendre les livres à un prix raisonnable. C'est tout une éthique relative au livre qui, pour moi, est très rassurante. Ensuite dans le travail sur le texte, rapide, où tout s'est fait dans l'échange et le respect.

MB : En amont, les corrections d'usage. Plus loin, j'ai été bien servi côté distribution et presse belge. J'ai un éditeur très sympathique et aguerri, mais comme beaucoup, il est seul et débordé.

CM : Oui, dans le sens où, encore une fois, il a été écrit avec l'espoir de trouver sa place dans son catalogue.

Avez-vous rencontré des difficultés à trouver cet éditeur?

CM : Aucune.

VdC : J'ai essayé quelques refus, mais deux mois seulement après envoi aux éditeurs, mon livre était reçu chez Autrement. Je sais que ça ne se passe pas toujours comme cela, je m'en sens franchement chanceuse et honorée.

SJ : Pas vraiment, j'ai eu une chance folle, et j'ai un peu forcé le destin. C'est-à-dire que j'ai fait emprunter à mon manuscrit plusieurs chemins afin d'augmenter les chances de trouver une porte ouverte.

MB : Énormément. Envoyer un manuscrit, même si l'on écrit une adresse sur l'enveloppe, avec un nom, une rue, un code postal, c'est jeter une bouteille à la mer. Le nombre de textes reçus par les éditeurs est tel que même pour un romancier déjà publié,

ce n'est pas évident d'être lu. Alors pour les manuscrits pleins de bravoure – souvent bourrés de maladresses – des aspirants, il ne faut pas demander.

PUBLIER ET... ÊTRE LU

Maintenant que votre premier roman est publié, quels sont vos étonnements – positifs et négatifs – par rapport à ce qui doit apparaître à vos yeux comme un événement ?

OEK : Beaucoup de choses très positives m'assaillent, de la presse, des sollicitations, des rencontres, des proches qui me parlent du bouquin. C'est très positif de sentir que les gens s'intéressent véritablement à ce qu'on accomplit et vous témoignent de la reconnaissance. Souvent, ça intrigue aussi. Malgré la bonne publicité accordée à mon roman, je trouve le concept de rentrée littéraire un peu étonnant et pénible. Je m'étonne de cette publicité et de cette reconnaissance en entonnoir que font subir la presse et les professionnels du milieu aux cinq cent quatre-vingts livres qui sont sortis. Je vois mal comment un quasi consensus peut être trouvé autour des huit ou neuf livres dans la masse. Des chefs-d'œuvre passent sans doute à la trappe.

VdC : Étonnée (très) positivement que des gens qui ne me connaissent pas du tout, qui n'ont donc aucun rapport de bienveillance ni de tendresse à mon égard, soient pris par le roman, en parlent autour d'eux, parfois

me le font savoir. Étonnée (un peu) négativement de mon rapport à *mon* objet-livre, que j'imaginai vénérer, exposer fièrement, et que j'ai au contraire presque du mal à placer dans ma bibliothèque parmi les autres. Il m'appartient et ne m'appartient plus dans le même temps, c'est un sentiment ambivalent étrange à expliquer.

SJ : Beaucoup de choses sont surprenantes, le négatif comporte tout ce qui entrave la reprise de l'écriture et qui a surgi d'un coup avec la publication. Parce que mon livre connaît un certain succès auprès des médias et du public, et que plus de dix mois après sa sortie, mon temps tourne encore autour d'interventions à son propos (comme ici), ce qui est inespéré, mais ce qui, en même temps, me maintient dans cette histoire à laquelle j'ai mis un point final il y a maintenant plus d'un an. Pour le reste, ma vie a basculé, je suis passé d'une absence de perspectives claires à de vraies possibilités. C'est-à-dire que je suis passé du statut d'absolument personne à celui de jeune écrivain à suivre, ce qui socialement est beaucoup plus confortable et me permet d'accéder à des activités plus intéressantes que celles auxquelles j'étais, de par ma condition, assigné jusqu'alors. Si vous voulez un exemple concret, avant je détestais l'école parce que je subissais ses systèmes de pouvoir. Aujourd'hui, des professeurs font débloquent des budgets pour me faire intervenir dans leurs classes, au sein desquelles je peux m'exprimer librement,



Martin Buysse

y compris sur les disfonctionnements de l'institution.

MB : J'ai tellement buté contre le mur de l'édition que lorsque le manuscrit a été accepté, j'ai cru que c'était bon, que je n'avais plus qu'à me laisser faire et que tout le reste allait couler de source. J'ai appris à mes dépens que l'auteur doit accompagner son livre à la sortie, et que s'il veut qu'il vive un peu, il doit se battre, faire sa promotion et même se vendre. Quelquefois c'est gênant. Par contre, ce qui est magique, c'est la nouvelle dimension, si petite soit-elle, que prend votre vie : des retours de lecteurs, des expériences inédites, parfois des voyages et surtout des rencontres. J'ai découvert quelques bons confrères qui sont devenus des amis.

CM : La plus belle surprise a été la réponse des lecteurs et des libraires. Il faut croire que l'amour à l'âge mur, qui est le thème du livre, touche beaucoup d'entre eux – d'autant plus peut-être qu'il est peu traité en littérature et qu'il reste encore assez tabou.

SUITE AU PROCHAIN ÉPISODE

On dit souvent que la difficulté n'est pas d'écrire un premier roman, mais d'écrire le deuxième. Confirmez-vous cette difficulté et à quoi est-elle due selon vous ?

OEK : Je ne me suis pas encore véritablement attelé au deuxième, mais ça risque d'être compliqué. En fait, personnellement, les significations de mon premier

roman ont émergé grâce au public, aux lecteurs. Sa profondeur s'est manifestée dès la confrontation avec des personnes autres que moi, qui lui ont greffé des significations qui dépassaient ma conscience, mais qui aujourd'hui semblent évidentes. Désormais, quand j'écris, j'ai l'impression du vide. Il faut parvenir à se convaincre que le sens vient d'ailleurs et plus tard.

VdC : Je ne la confirme pas, non, je dirais presque le contraire... Mais les circonstances m'ont sans aucun doute aidée. J'ai terminé mon premier roman et entamé une année à l'Atelier des écritures contemporaines de La Cambre exactement en même temps. Or, l'objectif de l'Atelier était d'écrire un roman entier sur l'année de « formation ». J'avais des échéances, des dates de rendus, et j'ai donc été forcée de m'y remettre immédiatement, sans tergiverser, sans trop m'interroger. Si le premier roman est empli de tout ce que j'évoquais ci-avant, le second ne contient rien d'autre qu'un pur produit de mon imaginaire. Pendant un an, j'ai suivi l'évolution et les cheminements de mes personnages comme si j'assistais à leurs parcours derrière un écran, à une saga. Comme si je n'y étais véritablement pour rien, que mes doigts se trouvaient passeurs d'une épopée qui me dépassait. J'ai trouvé cela magique, grisant et presque mystique. Je pense qu'elle doit se trouver là, *la* littérature. Ce second roman, qui ne ressemble en rien au premier, est terminé et en cours de lecture chez mon éditrice.

SJ : Ce qui rend le deuxième difficile, c'est qu'on l'exige de vous avant même que vous ayez eu l'idée de l'écrire. Mais c'est très simple de faire abstraction de tout ça, il suffit de faire les choses comme on a envie de les faire.

MB : Je ne trouve pas. Bon, c'est vrai que ça va faire quatre ans et qu'il n'y a toujours rien qui sort... Disons que c'est une question de disponibilité, puis à nouveau de processus éditorial. J'en ai un qui est presque prêt. Une fiction qui s'enracine dans l'histoire récente et tragique du Rwanda. Peut-être pour 2018 ?

CM : Le deuxième est en route. Espérons qu'il verra bientôt le jour.

Avez-vous un point à ajouter sur cette thématique ?

VDC : Peut-être que de se lancer dans une si merveilleuse aventure demande de la rigueur et de la chance, de la douceur et de la force.

MB : Bon courage à tous ceux qui tentent de se faire publier !

Pour conclure, nous avons eu envie de poser une question de plus à Clara Magnani, du fait qu'elle ait publié sous pseudonyme. Ce choix l'a *de facto* coupée de contacts directs avec son lectorat, de rencontres en librairies et ailleurs.

Est-ce que cela vous a manqué quand vous avez constaté la bonne réception de votre roman ?

CM : On ne peut pas tout avoir. Bien sûr, j'imagine qu'il doit être agréable de rencontrer des lecteurs. Mais dans le cas de *Joie*, c'est le pseudonyme qui permettait cette sincérité de ton, cette totale et joyeuse liberté dans l'écriture. Or je crois que c'est justement cela qui a ému les lecteurs. Ce qui veut dire que la rencontre a bel et bien eu lieu mais autour des mots sur la page... Après tout, c'est peut-être le plus important ?